Thomas Desmond

12
PETITS
CADAVRES

Recueil de nouvelles

Thomas Desmond

12 PETITS
CADAVRES

- Recueil de Nouvelles -

Table

Le Clown	page 4
Voisins bruyants	page 6
Consultation fatale	page 7
La valise.....	page 9
Dynamite	page 11
Premiers secours.....	page 13
L'Elixir de vie	page 15
La galette	page 17
Le contrat	page 19
Offre fantômes	page 22
Dernier Bain	page 25
La revanche Animale	page 27

LE CLOWN

Serge gara sa coccinelle rose devant la maison de retraite et sortit son attirail du coffre. Nez rouge en forme de patate, fausse moustache à la portugaise, perruque poil-de-carotte style Yvette Horner, oreilles d'âne en caoutchouc, et le plus important : sa panoplie de clown bariolée de mille couleurs criardes. Il remonta ses bretelles, prit son petit accordéon en plastique et se dirigea d'une démarche chaloupée vers l'accueil.

Dans la loge, la secrétaire lui tendit une liste.

– Merci bien, ma p'tite dame ! Et c'est parti pour la rigolade ! s'écria-t-il en s'élançant dans le couloir recouvert de lino vert pâle, tout en lâchant une ribambelle de pets sonores.

Il pénétra dans la salle de séjour, où une quinzaine de résidents étaient éparpillés. Il y en avait cinq ou six de légumisés devant la télé, la langue pendante devant une démonstration de téléachat, où une sosie de Lova Moor exhibait son corps bronzé et parsemé de petites électrodes.

Un troupeau de harpies – improbables fans de Billy Idol teintés en violet – était stationné contre la baie-vitrée, tel un rassemblement de tuners diurnes, juchés avec arrogance sur leurs fauteuils roulants customisés et flambant neufs, les jantes lustrées et les chromes luisants, prêts à taper un *burn* sur le carrelage serpilléré de frais.

Il y avait aussi quatre joueurs de belote, pris dans une partie éternelle dont le total de points à atteindre pour remporter la partie était de 100000 ! Inutile de préciser que les quatre protagonistes avaient perdu le compte depuis longtemps...

Serge passa devant tout ce petit monde en effectuant deux cabrioles, qui ne suscitèrent point les acclamations escomptées. Vexé, il se dirigea vers les téléspectateurs et se posta entre eux et leur poste. Les protestations éclatèrent.

– Dégage donc de là, petit vaurien ! cria un des vieillards en brandissant farouchement sa canne. C'est un boche ! C'est un boche j'veous dis, donnez-moi une grenade ! C'est un salaud d'boche !

Ses voisins s'étaient levés (tant bien que mal) pour le calmer.

– C'est juste un clown, Isidore ! C'est pas un boche ! le rassura-t-on. Calme-toi, sinon ils vont te faire la piquête !...

Dans le tumulte, Serge s'éclipsa et partit en direction des chambres. Il jeta un coup d'œil à sa liste et mémorisa le numéro des chambres qu'il devait visiter. Dans le couloir sans fenêtres, il croisa Mme Claude, une petite vieille qui passait son temps à astiquer les murs à coups de langue. En apercevant le clown, elle poussa un cri strident et se

réfugia dans sa chambre, dont elle verrouilla l'accès.

Serge observa la scène d'un œil distrait. Il avait l'habitude avec les anciens clients. Certains se rappelaient de ce qui s'était passé et ne lui faisaient plus confiance. Il fallait parfois envoyer un collègue ou bien avoir recours à de la drogue.

Il s'arrêta devant la chambre 32. La première de sa liste. Il frappa deux petits coups secs.

– Entrez... répondit une petite voix chevrotante.

Il donna un violent coup de pied dans le battant qui alla frapper le mur avec fracas. Parfois, cela suffisait à les faire se retourner dans leur slip.

– Bonjour, Mme Simonet ! tonna-t-il en faisant de grands gestes. Il est l'heure de se réveiller !

– Oh ! un clown ! balbutia la vieille femme allongée dans son lit. Comme c'est amusant !

Serge se posta face à elle et commença son numéro : jonglage de balles en formes de crottes de chien, qu'il réceptionnait sur son nez rouge, grimaces simiesques, cabrioles, sketches désopilants, chansons paillardes accompagnées de son petit accordéon portatif, claquettes endiablées, concert de pets tonitruants mais inodores, imitations de personnalités du XXème siècle...

Au bout de quinze minutes d'efforts qui lui avaient valu une sacrée suée, il parvint à ses fins.

Mme Simonet, toujours allongée dans son lit, avait succombé. Pour tout dire, elle était morte de rire.

Serge se passa un coup de gant au lavabo de la défunte et sortit de la chambre. Il raya le nom de la feuille et se dirigea vers la chambre suivante.

Trois heures plus tard, exténué, courbaturé et ruisselant de transpiration, il repassa devant la loge de la secrétaire et lui rendit la liste, qu'elle déchiffra avec intérêt.

– Six sur huit ! C'est pas mal du tout ! C'est mieux que la dernière fois, si je me rappelle bien ! dit-elle.

– C'est vrai... (il déglutit)... La dernière fois... Je m'en étais fait que quatre sur neuf si ma mémoire est bonne !... Y en a des coriaces, vous savez !

Elle sourit et ouvrit un tiroir.

– Enfin bon ! Six chambres de libre, on ne pouvait vous demander mieux ! Voici votre chèque. À très bientôt, j'espère ?

VOISINS BRUYANTS

Quand est-ce qu'ils vont fermer leur sale gueule, ces empafés de mes deux ?

Deux heures que ses voisins faisaient un raffut du diable, et Patrick n'en pouvait plus. Il sentait sa mâchoire qui se resserrait, prête à broyer dans une gerbe de sang le cou d'un de ces petits cons.

Encore cinq minutes, et il ne pourrait plus se contrôler. Ou bien il montait pour leur décrocher un uppercut dans les dents, ou bien il faisait dans le vilain : un ou deux coups de fusils dans le plafond devraient suffire. De quoi leur farcir le cul à coups de plombs !

Il savait qu'il allait péter une durite et qu'il aurait mieux fait de se calmer, mais cela faisait trop longtemps que cela durait. Ces enfoirés de voisins avaient emménagé depuis déjà quatre ans et on aurait pu jurer qu'ils étaient encore perdus dans les cartons. Meubles qu'on déplaçait, objets qui heurtaient le sol, couverts qui s'entrechoquaient, voix qui portaient, dernière goutte de pipi qui faisait plic ou ploc, réveils nocturnes à coups de chasses d'eau, bains de minuit, soirées apparemment réservées aux sourds et malentendants, où tout le monde gueulait pour se faire entendre, guitare, batterie, chant... Bref, une vraie cacophonie permanente, capable de briser le calme du plus sage des hommes. Et Patrick était à court de calme.

N'y tenant plus, il courut d'un pas décidé chercher son fusil à deux coups et le chargea de cartouches 35g. Il se posta au beau milieu de son salon, pile en dessous des bruits de pas les plus forts.

Le visage rouge, coulant de sueur, les yeux révulsés, les sourcils arqués et les babines retroussées, il pointa le canon vers le plafond, et tira deux coups en hurlant de rage.

De la poussière tomba sur ses cheveux et recouvrit ses épaules. En haut, il entendit quelques hurlements de douleur.

– Vous pouvez gémir, bande de couillons ! on fait moins les malins maintenant, hein ? Ah ! Ah ! Ah !

Il alla chercher une bière dans le frigo et la dégusta dans son fauteuil fétiche, le regard dans le vide et le fusil encore fumant sur les genoux.

Quinze minutes plus tard, des policiers armés jusqu'aux dents surgirent chez lui.

Il essaya de leur expliquer la brouille avec ses voisins, mais déjà, trois agents étaient montés à l'étage, où ils avaient découvert au beau milieu de la salle de jeux, les cadavres ensanglantés de ses deux enfants de quatre et trois ans, tués par balle.

CONSULTATION FATALE

Quand Roger Pierre ouvrit son cabinet de généraliste, il pensait qu'une tranquille carrière l'attendait. Il se trompait.

C'était un jeune homme intelligent et heureux, plein de santé et d'entrain. Après un baccalauréat scientifique obtenu avec mention très très bien, il avait fait sa médecine, sans perdre une année, et était même sorti troisième de sa promotion. Ses parents étaient fiers de lui, surtout son père qui était souvent malade.

Après une courte année sabbatique passée en Inde où il avait donné de son temps à quelques organisations humanitaires, il fit l'acquisition d'un très joli cabinet et récupéra la clientèle d'un vieux médecin partant à la retraite.

Il remeubla le petit local avec style et raffinement : meubles designs, fauteuils ergonomiques, lampes élégantes et discrètes, moquette moelleuse et œuvres d'artistes contemporains, sculptées ou peintes. Un vrai nid douillet prêt accueillir des centaines de malades avides de ses doux soins ! Mais il se trompait.

Premier jour : 8h53.

Sa première cliente entra dans son cabinet et pris un siège. C'était une veuve septuagénaire encore très élégante et pomponnée comme pour aller au bal. Elle était satisfaite d'être la première à visiter ce nouveau jeune et beau médecin, et elle tentait tant bien que mal de cacher son émoi sous l'épaisse couche de poudre qui recouvrait ses joues.

Roger prit place derrière son large bureau et croisa ses mains.

— Que vous écoute, Mme Bellefeuille ?

Le sourire de la patiente se crispa. Elle pâlit brusquement et perdit connaissance, affalée comme une poupée de chiffon sur son siège.

Roger, alarmé, essaya de la ranimer mais il était trop tard. La veuve Bellefeuille était morte. Dans son cabinet. Le jour de l'ouverture ! Quel mauvais coup du destin !

Mais Roger n'était pas au bout de ses peines.

Dès le lendemain, le même cirque recommença. Il accueillit sur le coup de neuf heures une femme enceinte. Une fois assise, il l'interrogea sur la raison de sa visite et elle perdit la vie en deux secondes.

La police s'intéressa à l'affaire mais on ne put être retenu contre lui. De toute évidence, il n'était pas responsable de ces morts subites et inexplicables.

— C'est une malédiction ! gémissait sa mère au téléphone. Une malédiction, mon garçon ! Un sorcier indien a dû t'envoûter ! tu n'aurais jamais dû aller dans ce pays de

sauvages !

Anéanti, Roger s'en remit à la sagesse de son père, qui lui conseilla d'aller consulter.

En désespoir de cause, il prit rendez-vous chez un confrère qui avait son cabinet à trois rues de la sienne.

– Et bien, mon jeune ami ? Vous avez l'air tourmenté !

Roger lui expliqua tout. L'autre ouvrit de grands yeux.

– C'est donc ça qui vous amène ?... murmura le médecin d'un air incrédule. C'est que... il m'arrive la même chose depuis...

Il ne put finir sa phrase.

Roger était tombé de son siège, raide mort.

LA VALISE

Au beau milieu du brûlant Sahara, un 4x4 traverse avec difficultés les dunes de sable. Au volant : un agent secret. Sur le siège passager : une valise...

Il l'avait enfin. Attachée à son bras par une menotte. Sa douce poignée de cuir lovée dans le creux de sa main.

La valise.

Il avait affronté les plus grands dangers pour la récupérer. Il avait affronté des hommes démoniaques, semé des chiens enragés, joué à cache-cache sur des terrains minés, passé à travers des détecteurs de chaleur et de mouvement, résisté à des femmes aussi perverses que des hommes et prêtes à tout pour faire échouer sa mission. Poursuites en voiture, en moto, en avion, en traîneau, à skis, en deltaplane, sous la terre, sous l'eau, dans les airs, sous la mousson, la canicule, le froid polaire, la pollution.

Tout.

Il avait tout affronté pour réussir sa mission, et ce grâce à son incroyable courage et à son habileté d'agent secret expérimenté.

Il avait la valise, et il ne lui restait plus qu'à la rapporter au Président. C'était en personne que le Chef de l'Etat lui avait confié cette mission de la plus haute importance. Un crédit illimité lui avait été alloué et l'on avait mis à sa disposition tous les gadgets high-tech mis au point par les laboratoires de la Défense Nationale.

Il avait eu carte blanche pour choisir son équipe. Des cinq hommes et femmes qu'il avait recrutés, il n'en restait plus un seul. Tous avaient succombé au cours d'opérations dont lui seul avait réussi à se tirer de justesse. C'était le prix à payer. Le sang des hommes.

Mais il avait de quoi se réjouir ! Une jolie prime l'attendait. Pas moins de vingt-trois nations s'étaient associées à la sienne pour récupérer cette valise. Vingt trois nations qui mettraient la main au porte-monnaie pour le récompenser. A lui la retraite dorée sur un île enchantée, avec pour seule contrainte la difficulté de trouver quelque chose à faire !

Mais que contenait cette satanée valise ? C'était classé Secret Défense. Il était même quasi-certain que le Président ne le savait pas lui-même. Quelle arme, quel objet, quelle terrible vérité pour l'espèce humaine se cachait dans cette petite valise ? Il se le demandait nuit et jour.

Et pourquoi ne pas l'ouvrir, là, en plein désert, à des centaines de kilomètres des premières villes marocaines ? Personne ne le saurait... Il n'y avait même pas de système de fermeture, pas de combinaison, pas de serrure, ce qui était somme toute assez étrange.

Il arrêta le 4x4 sur le flanc d'une dune et sortit, la valise toujours attachée à son bras droit. Un soleil bouillant embrasait le ciel, et il décida de faire vite.

À l'ombre du véhicule, il s'agenouilla et posa la valise sur ses genoux. Le cœur battant, il souffla sur ses doigts et fit sauter les deux attaches qui claquèrent.

Tremblant d'excitation, il ouvrit la valise et poussa un cri de surprise en découvrant ce qu'elle contenait.

Une pomme !

Il resta quelques secondes pétrifié. Tous ces dangers, toutes ces morts, tout ça pour ça ? On s'était fichu de lui !

Dépité, il attrapa le fruit et le jeta au loin.

En heurtant le sable, la pomme explosa et la planète Terre se transforma en une gigantesque boule de feu, avant de disparaître à jamais.

DYNAMITE

Brimades et humiliations sur son lieu de travail, tel était le lot de Carlos Dias, petit employé harcelé par un patron acerbe et venimeux.

Ce vendredi soir, quelques minutes avant la débauche, le costume cravate pénétra en trombe dans son petit bureau.

– Monsieur Dias ! Combien avez-vous bu de café aujourd'hui ? le questionna-t-il avec froideur. Répondez !

– Mais.. je ne sais plus monsieur Berthier... deux ?... ou peut-être trois ?...

– Ce n'est pas un troquet, ici, bon sang ! Combien de fois vais-je devoir vous le dire ! Si chaque employé prenait autant de cafés par jour, on ferait faillite !

Sur ce il quitta le bureau et laissa Carlos, rouge de confusion.

C'en était trop. Cela devait prendre fin. Il n'en pouvait plus. Huit années que cela durait. Il prit sa décision : lundi, il n'y aurait plus de monsieur Berthier mon cul, et surtout, plus de société.

Dimanche arriva, gris et humide.

Carlos Dias roulait sur le périphérique, le coffre de sa Volvo plein de bâtons de dynamite. Mieux valait pour lui qu'il évite les nids de poule et les freinages brutaux.

Il prit la sortie de la zone industrielle et s'engagea sur la route défoncée par le passage incessant des énormes camions.

Le coin était désert, ce qui était normal pour un dimanche. Il avait choisi ce jour pour éviter de faire payer des innocents. Il était néanmoins sûr que son diable de chef serait au bureau, comme tous les week-ends, en bon capitaliste pratiquant qui se respecte. Le genre d'homme qui s'ennuie très vite chez lui en famille, et qui préfère retourner au boulot dès que l'occasion se présente.

Carols ralentit et jaugea d'un œil mauvais les entreprises fermées dont les façades étaient empruntées d'un air d'abandon.

Il baissa sa vitre.

– Bande de connards ! cria-t-il aux enseignes criardes. Vous me ferez plus chier avec vos transporteurs, vos bons de livraisons, vos chiffres d'affaire de merde ! Vous allez voir !

De toute évidence, il était remonté contre le patronat, qui selon lui exploitait depuis trop longtemps les petites gens comme lui. Il était décidé à faire sauter la société qui l'employait, le patron avec, et du même coup toute cette saloperie de zone industrielle, enfer de pollution et de capitalisme exacerbé.

Il se gara sur le parking habituellement réservé aux cadres, à côté du coupé BMW de son chef. Avec sa clé, il raya le flanc de la voiture de sport avec excitation. Il avait toujours rêvé de faire ça.

Il contempla avec mépris la large façade jaune pisse de l'entreprise. Il imagina avec jubilation la tête des membres de la direction quand ils découvriraient le tas de gravats et de ferraille qui resteraient de leur planque à pognon ! Ça allait faire la une des journaux, des infos, du JT ! Quelle panard ! Bien sûr, les assurances seraient là pour aider ces richards d'actionnaires mais ça leur ferait quand même un peu les pieds.

Il sortit la dynamite du coffre et contourna le bâtiment administratif. Mieux valait pour lui qu'il ne tombe pas sur son chef !

Il ouvrit la porte avec son passe et pénétra dans l'usine de production. Il y avait là de nombreuses cuves à éthylène et surtout, une immense cuve à Naptha lourd hydrotraité, un produit chimique hautement inflammable. De quoi raser toute la zone sur trois kilomètres à la ronde.

Il installa la dynamite et sortit son petit manuel de terroriste, déniché sur le web et téléchargé au format pdf. Il organisa les branchements avec minutie, et finit par allumer la mèche. Trois minutes après, la zone ne serait plus qu'un large cratère crachant des fumées acres et piquantes. Son chef ne serait plus qu'une petite merde, collée contre les débris de pierre et de plastique fondu ! Le pied !

Il courut et fit démarrer son véhicule. En reculant, il emboutit avec force la voiture de son chef, avant de filer à toute vitesse pour sortir de la zone, mais pas du côté qu'il avait emprunté à l'aller, car il n'aurait pas eu le temps d'échapper au souffle de l'explosion. Il avait donc pris la direction opposée.

Alors qu'il n'avait parcouru qu'une centaine de mètres, un ballon multicolore roula sur le goudron. Il ralentit pour l'éviter et jeta un coup d'œil ébahit sur la droite.

Avec horreur, il découvrit un panneau flambant neuf qui disait :

OUVERTURE D'UN PARC DE LOISIRS

Emmenez vos enfants, c'est un vrai paradis !

Il freina brusquement et son visage devint gris.

Une femme et trois jeunes garçons venaient de sortir du bâtiment, pour aller chercher le ballon.

PREMIERS SECOURS

Ils étaient six devant le local à attendre le moniteur. Trois hommes et trois femmes, employés d'une même société, et heureux bénéficiaires d'une formation aux gestes de survie : massages cardiaques, bouche à bouche et règles élémentaires. Ils allaient tout apprendre, et pourraient par la suite sauver des vies, dans la rue, dans les magasins, au restaurant, au boulot ou même lors de repas arrosés. On allait faire d'eux des héros. C'est en tout cas ce qu'ils pensaient.

Parmi les hommes, il y avait Paul, le jeune magasinier, qui draguait toutes les filles de la boîte ; Philippe, le conducteur de poids lourd, pas très fin dans ses manières et encore moins dans ses raisonnements et enfin, Jacques, le directeur commercial, peu habitué à passer autant de temps avec des employés si éloignés de lui dans la hiérarchie de l'entreprise.

Côté femmes, il y avait Cathy, une fille de la production, pas très futée mais assez joli pour attirer les regards de ses collègues ; Sonia, la doyenne de la boîte, avide de commérages et détentrice d'une voix incroyablement dérangeante et pour finir, Patricia, la nouvelle standardiste, mignonne comme tout et pleine de bonne volonté.

La conversation allait bon train pendant qu'ils grillaient quelques cigarettes. Les plaisanteries fusaient.

“On va se fendre la gueule ! Si on me demande de faire du bouche à bouche à Philippe, je simule une gastro ! Si le prof est une dame, pourvu que ce soit Mme Karembeu ! Si on nous demande d'aller chercher Sonia au fond de la piscine, on la laisse couler !...”

Enfin, le moniteur arriva. Svelte et bel homme, la cinquantaine rassurante et la démarche droite.

–**B**onjour à tous, je suis Olivier. C'est par là, si vous voulez bien me suivre.

Ils pénétrèrent dans le local et enfilèrent des tenues décontractées. Quelques fous rires éclatèrent dans le vestiaire quand Philippe enfila un jogging couvert de taches de graisses, et Sonia ne put s'empêcher de jacasser.

–**V**ous êtes prêts ? demanda le moniteur qui commençait à s'impatienter.

Ils montèrent pieds nus sur une sorte de tatami et la formation commença. Olivier leur énonça quelques règles en prenant pour exemple des situations de tous les jours, puis il demanda un volontaire pour faire une démonstration de massage cardiaque.

Sonia piaffa un “*moi*” strident et s'allongea aux pieds du moniteur, soumise.

Olivier s'agenouilla et dit :

–**B**on ! Imaginons que vous êtes dans la rue, et que cette femme vient de

s'effondrer par terre : malaise cardiaque...

– Et comment on sait que c'est un malaise cardiaque ? le coupa Paul sans vergogne.

– Merci de ne pas m'interrompre à l'avenir, jeune homme, j'y viens...

A terre, Sonia ricana.

– Et pan ! bien envoyé ça !

Olivier toussota.

– Bon ! Quand quelqu'un a un malaise cardiaque, ses mains étreignent sa poitrine, il crie de douleur, semble s'étouffer, devient tout rouge et s'écroule. Souvent, il crie : mon cœur, mon cœur !

Rires dans l'assistance.

– Vous voyez ce que je veux dire ? Bon. Donc...

Olivier ne put finir sa phrase. Une fulgurante douleur sembla déchirer sa poitrine et il bascula en arrière. Les femmes poussèrent des cris affolés et les hommes reculèrent.

– Qu'est-ce qu'il a ? Bah qu'est-ce qu'il a ? s'écria Sonia.

– Il fait un malaise !

– Allez chercher de l'eau !

Ils étaient tous affolés, comme une basse cour terrorisée à la vue du couteau de la fermière.

– Appelez les pompiers !

– Appelez le SAMU !

– Appelez la police !

– Qui a un portable ?

– Au secours !

Les secours arrivèrent trop tard. Olivier était décédé d'un arrêt cardiaque, malheureusement trop tôt pour que les élèves eussent pu mettre en exergue les gestes de premiers secours qu'il n'avait pas eu le temps de leur apprendre.

L'ELIXIR DE VIE

À force de longs tâtonnements, de recherches et d'études laborieuses, l'obscur savant tourangeau Julien Dapsens réussit un beau jour à résoudre son équation.

L'équation de toute une vie, qui lui avait permis de mettre au point l'élixir. L'élixir de Vie, capable de faire renaître toute cellule morte, animale, végétale ou humaine. Cette incroyable découverte était susceptible de bouleverser l'ordre humain ; aussi, il décida de la garder secrète jusqu'à sa mort. Cela lui laisserait le temps d'en explorer les capacités et les limites.

Il commença par tester son élixir sur des pellicules tombées de sa tête. Très vite, les peaux mortes renaquirent et reprirent place sur son crâne chauve. Il en profita pour se faire un shampoing d'élixir et n'eut plus jamais de problèmes de cuir chevelu.

Il continua avec des souris et une grenouille, tués et mis en charpies par son vieux chat. Avec une demi-goutte d'élixir dans leur petite bouche grise, les voilà qui se relevaient et repartaient se cacher sous les commodes pour échapper au matou.

Julien passa à l'étape suivante. Il tua son chat d'un coup de marteau sur le crâne avant de lui administrer un peu d'élixir. Le greffier se secoua en crachant et repartit courir après les souris et la grenouille.

Le savant acheta un couple de pigeons et les fit crever avec des graines parfumées au poison. Comme les précédents cobayes, ils ressuscitèrent et reprirent instantanément leurs petites habitudes.

Tous les cobayes renaissaient et reproduisaient ce qui constituait leur activité principale. Le chat miaulait et chassait, les souris furetaient à droite à gauche à la recherche de miettes à grignoter, la grenouille coassait et s'occupait de la météo, tandis que les pigeons roucoulaient et chiaient partout.

Enhardi par ses réussites, Julien acheta une pelle et un pied-de-biche et se rendit de nuit dans un vieux cimetière. Il se dirigea sans tarder vers les tombes anonymes, afin d'éviter les problèmes en cas de coup dur, et commença à creuser. Il fallait faire vite.

Une heure plus tard, il avait déterré un cercueil de bois pourri, dont il fit sauter le couvercle avec son pied-de-biche. Une puanteur passée l'effleura mais ne l'indisposa pas. Les savants ne s'occupent pas de basses considérations telles que les odeurs.

Il repéra la bouche du cadavre et fit couler entre ses lèvres dures comme la pierre quelques gouttes du précieux liquide.

D'un coup, le mort se leva.

Malencontreusement, son crâne frappa celui du savant, qui était penché au-dessus de

lui. Julien s'affala le long du trou, assommé.

Le mort sortit de sa tombe, poussa le corps du chercheur dans la boîte de bois, attrapa la pelle et commença à reboucher le trou avec naturel.

Sans le savoir, le grand savant Julien Dapsens avait déterré un ancien fossoyeur, et son incroyable découverte fut perdue à jamais.

Quant au fossoyeur à qui la vie avait été rendue, on lui rendit aussi son poste au cimetière.

LA GALETTE

Paul Dorf détestait les repas à rallonge.

Ce jour-là, c'était le pompon : un dîner chez ses (éventuels) futurs beaux-parents qu'il rencontrait pour la première fois, et sûrement la dernière, étant donné le malin plaisir qu'ils prenaient à discutailler comme des pies entre chaque bouchée !

Mais la table était bien garnie. Il y avait aussi les beaux-frères, des abrutis au QI de chèvres ayant pour seuls sujets de conversation la consommation de leurs voitures et leurs exploits de chasses dominicales. À leurs côtés, les belles-sœurs (c'était un bien grand mot). Des grosses dondons idiots, toutes peinturlupées de couleurs criardes et habillées à la mode extra-terrestre.

Mais comble du pire, on avait invité la grand-mère, une vieille hyène empaillée qui rongait son sonotone au bout de la table, triant avec assiduité les miettes de pain que ses petits-enfants lui jetaient en ricanant.

Ne parlons pas des gamins : une tripotée de monstres, les joues recouvertes de morve sèche, du genre qu'on avait envie d'abandonner.

Une étrange famille d'imbéciles, de moches, de grandes gueules, de mal-polis et de sans-gênes. Paul les détestait tous autant qu'ils étaient.

Et ce repas qui n'en finissait pas ! Déjà cinq heures qu'ils étaient passés à table ! Il donna quelques coups de pied à sa fiancée sous la table, mais elle l'ignora, trop occupée qu'elle était à écouter avec attention les monologues de son père, sûrement déjà mille fois entendues : anecdotes de guerre, faits d'armes, actes de bravoure surréalistes... Le vieux se prenait pour Jean Moulin, alors qu'il n'était même pas foutu de couper sa viande tout seul !

Le plat de résistance – une dinde cramoisie et puante – semblait ravir les grands et les petits qui se servaient sans discontinuer. Paul n'en avait avalé qu'un petit morceau – en se pinçant le nez –, par politesse. Il s'était retenu de recracher le tout dans un coin de son assiette, dont le fond était affreusement décoré d'un portrait de chien mal exécuté.

– Et bien, jeune homme ! On a un appétit d'oiseau ? s'écria la mère en brandissant une louche garnie de marrons noirs.

Paul grimaça un maigre sourire.

– Ah non, belle-maman ! J'avais une petite faim ! Mais c'était très bon, ajouta-t-il.

Le père tapa du poing sur la table.

– Plus faim ? Même pas pour la galette des rois ? s'écria-t-il, la moustache

imprégnée de sauce.

– Bon, alors va pour la galette !

Une heure et demie plus tard, après une salade garnie de mottes de terre, un plateau de fromages radioactifs et une salade de fruits salée, les assiettes et les plats furent débarrassés et on apporta la fameuse galette. Paul se prit à espérer qu'elle rattraperait les immondices servis plus tôt et qu'il aurait enfin quelque chose à digérer.

Un des gamins se jeta sous la table et désigna les parts pour chaque convive. Bien sûr, Paul fut servi en dernier et reçut une part minable, avec plus de croûte que de frangipane. Pourvu qu'il n'ait pas cette saloperie de fève !

Il était sur le point de mordre la croûte quand il se rendit compte que tout le monde s'était tu. Ces abrutis se regardaient tous d'un air bizarre, presque menaçant. Tout à coup, le père leva la main et tout le monde se mit à manger ! Quelle bande de dingues !

Paul croqua dans son morceau et savoura cet instant. Enfin quelque chose de mangeable !

Il sentit un petit objet dur qui crissait sous sa dent. Malchance ! La fève ! Mieux valait faire comme si de rien n'était pour la cracher discrètement.

Il fit glisser la fève au fond de sa gorge mais elle se mit à le brûler. Il cria et voulut la cracher mais elle avait déjà presque entièrement fondu. Il se leva brusquement et essaya d'attraper son verre d'eau, mais il était vide.

Sa bouche en feu commença à se dissoudre. Ses poumons et sa gorge s'enflammèrent et il eut juste le temps d'apercevoir les visages hilares autour de la table. Ces dégénérés riaient et battaient des mains en scandant : "c'est lui le roi, c'est lui le roi...". Même sa fiancée était de la fête !

Dans sa chute, sa main attrapa au passage l'emballage de la galette qui lui avait été fatale.

Avant de mourir, il lut sur le carton : "Galette russe".

LE CONTRAT

3h du matin.

Théodore Diès se réveilla dans son lit médicalisé et sentit que la fin était proche. Il sonna et une infirmière se présenta.

– Et bien Monsieur Diès, vous en faites une drôle de tête ! dit-elle en redressant ses coussins.

– C'est que je sens que je vais mourir, mon petit. Mais il est trop tôt !

Elle le borda soigneusement.

– Oh, vous savez, ils disent tout ça ! Vous ne vous sentez pas bien ?

– Oh, c'est affreux ! J'ai l'impression que mon cœur rétrécit ! Appelez-moi le médecin !

– Tut tut ! Vous avez vu l'heure ? Il est trois heures du matin, et l'interne de garde fait sa sieste. Ça attendra demain. D'accord, Monsieur Diès ?

Théodore bougonna et pria l'infirmière de déguerpir. Encore une qui se croyait éternelle. Tous ces gens bien portant ne pouvaient imaginer cette pénible sensation qui accompagne la prise de conscience de sa propre fin, et il ne pouvait se résigner à laisser la vie quitter son corps. Sa place était sur terre, parmi les vivants. Il n'avait nulle envie d'aller voir ce qui se tramait dans les hautes sphères, et ne croyait pas vraiment à une vie post mortem. Il avait même plutôt peur de survivre à sa mort sous une forme nouvelle et l'idée de devoir s'habituer à un nouveau mode de vie, à de nouveaux amis et lieux l'inquiétait au plus haut point.

Théodore joignit ses mains sous la couverture et se mit à prier la providence de le laisser en vie. Il devait bien y avoir un moyen de conjurer la Mort, aussi il décida de se cacher sous les draps. Il La sentait qui rôdait dans les couloirs sombres de l'hôpital endormi, traînant ses guêtres dans les escaliers et frappant au hasard des portes, réveillant ou tuant dans leur sommeil les pauvres fous qui ne l'avaient pas entendu arriver. Il devait lui échapper, mais pour ça, il avait besoin d'aide. Il pria.

On frappa à la porte. Un homme de petite taille entra. Il ôta son manteau et vint s'asseoir à côté du lit de Théodore. Le vieillard sortit de sous ses draps et regarda le visiteur nocturne avec méfiance. Un médecin ? Peut-être un agent de la Mort ?

– Monsieur Diès ? demanda le petit homme en sortant des dossiers de son petit attaché-case.

– Lui-même...

– Je me présente, agent 23-7, mais vous pouvez m'appeler Jean-Marc. Votre prière

a bien été entendue, et je viens vous faire une proposition.

– C'est une plaisanterie ?

– Pas du tout. Voici ma carte.

Théodore examina le petit morceau de carton, mais ne put déchiffrer les signes qui entouraient la photo de Jean-Marc.

– J'y ne comprends rien à votre machin ! Vous êtes français ?

L'agent 23-7 sourit et secoua la tête.

– J'ai peu de temps, Monsieur Diès, aussi je vais vous faire ma proposition sur le champ.

– Et bien, je vous écoute, jeune homme.

– Comme je vous l'ai déjà dit, votre prière a été entendu par notre service d'écoute. Nous vous proposons une mort sans souffrance suivie d'une naissance immédiate dans ce même hôpital, deux étages sous nos pieds.

Théodore ouvrit de grands yeux.

– Vous vous payez ma tête ! Vous n'avez pas honte de tourmenter un vieillard de la sorte ? Je vais appeler l'inf...

– Laissez donc ça, cher ami, dit l'agent en empêchant le vieillard de sonner. Voici le contrat, à signer en deux exemplaires.

Théodore le parcourut et resta dubitatif.

– Si c'est une plaisanterie...

– Ce n'en est pas une, monsieur Diès. Mais mon temps est précieux. Voici un stylo.

– Mais... Est-ce que j'aurai conscience de ma réincarnation ?

– Pas dans un premier temps, mais durant votre nouvelle vie, il se peut que quelques souvenirs vous reviennent à l'esprit.

– Et si je ne signe pas votre papelard, où vais-je aller après ma mort ?

– Ah ! Désolé, mais ce n'est pas de mon ressort de vous le dire, monsieur Diès. Mon service ne s'occupe pas de ce genre de questions. Alors, vous signez ou pas ?

Théodore pris le stylo et signa les deux exemplaires du contrat.

– Très bien, je vous remercie, dit l'agent en se levant. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps et...

– Dites, vous pensez que j'en ai encore pour longtemps ? C'est que j'aimerais bien dire adieu à mon corps avant de le quitter.

L'agent 23-7 sembla gêné par cette question. Cela n'était pas la première fois qu'on la lui posait.

– Désolé Monsieur, mais la Mort ne fait pas partie de notre administration. Elle travaille quand bon lui semble et ne respecte pas les 35 heures, si je puis dire. Si j'étais

vous, je prendrais vite mes dispositions. Au-revoir monsieur Diès, et bonne chance !

Théodore fit un signe de la main, et resta prostré dans son lit, son exemplaire de l'incroyable contrat à la main. Ce Jean-Marc 23-machin l'avait presque convaincu avec ses papiers ! Quel canular ! Il posa les papiers sur sa tablette et décida de faire un petit somme. Le sommeil l'emporta rapidement, et son âme sortit de son corps.

Serge Balmy fut enfin autorisé à pénétrer en salle de travail. Il comprit très vite en voyant la tête livide de sa femme qu'il y avait eu un problème pendant l'accouchement. Il s'approcha de l'obstétricien qui se lavait les mains mais n'osa rien lui demander. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine et il ressentit la folle envie de fuir ce satané hôpital. La sage-femme posa une main sur son épaule et le regarda avec compassion.

– Votre enfant n'a pas survécu, Monsieur Balmy. Nous sommes désolés.

OFFRE FANTASMES

Michel lisait un magazine quand une enveloppe glissa sous sa porte d'entrée. Surpris, il se leva et courut pour regarder par l'œil-de-bœuf.

Personne dans la cage d'escalier.

Il se baissa et ramassa l'enveloppe. Aucune notification de l'expéditeur, mais il lut qu'elle avait été postée à Paris. Il l'ouvrit à l'aide d'un coupe-papier et en sortit une feuille cartonnée de couleur rouge. En lettres dorées aux déliés alambiqués étaient écrits ces quelques mots :

OFFRE FANTASMES !!

Bravo ! Vous êtes l'heureux bénéficiaire de notre nouvelle Offre Fantasmés qui exaucera tous vos rêves, même les plus coquins !

Ce courrier n'a pas une durée de vie illimitée, vous devez donc l'utiliser dans l'heure qui suit !

Comment procéder ? Rien de plus simple ! Il vous suffit de tenir cette carte dans votre main (celle de votre choix), de fermer les yeux, puis de penser à l'un de vos fantasmés favoris, ou à un sex-symbol qui représente pour vous tout ce que la nature a fait de mieux dans sa carrière !

Attention ! Ceci n'est pas une plaisanterie !

Laissez-vous tenter...

L'équipe d'Offre Fantasmés

Michel ricana et se rassit sur son canapé. Il retourna le papier mais rien ne figurait au dos.

Ça, c'est peu commun, pensa-t-il avec amusement. On trouve vraiment n'importe quoi dans nos boîtes aux lettres, mais cette pub change vraiment des prospectus de rabais sur le fromage ou ceux vantant les mérites de meubles en carton à monter soi-même ! Il y avait vraiment des gens plein d'imagination !

Il jeta la carte rouge sur la table basse du salon et reprit son livre. Mais la pub avait fait son petit effet et il ne put se concentrer sur l'intrigue du livre.

– Allez ! Soyons fou ! lança-t-il tout haut.

Il saisit la carte et ferma les yeux.

Son cerveau chercha dans ses archives un quelconque fantasma, mais rien ne vînt. Il se mit alors à penser à des choses loufoques et absurdes qui déboulèrent dans son crâne contre sa volonté. Il eut la folle vision d'une femme pesant deux quintaux dont le corps nu recouvert de farine était aussi plissé qu'une jupe. Il se mit à rire et ouvrit les yeux brusquement, de peur qu'une Maïtée dénudée ne surgisse dans son salon. Il était sur le point de reposer la carte quand une porte s'ouvrit dans son appartement. Étonné, il se leva et alla voir dans le couloir. La porte de la cuisine était entrouverte. Il s'approcha à pas de loup, prêts à décrocher un uppercut à l'éventuel intrus.

– Et alors, il est où ce petit ? tonna une voix pleine d'accent qu'il aurait reconnu entre mille.

Tétanisé, il bondit devant la porte de la cuisine et cria de surprise quand il découvrit, allongée sur le plan de travail, la célèbre reine de la bonne bouffe française, les pattes écartées et son énorme ventre plein de farine humide.

– Ah, le voilà le petit couillon ! Il va t'y venir me découenner la pastille ? chantonna la star en se pouléchant les babines qu'elle avait très roses.

Devant la scène, Michel tituba en arrière et lâcha le carte rouge. La déesse de graisse disparue d'un coup.

Tremblant, il se frotta les yeux et se pinça la joue. Mais non ! Tout cela était bien réel. Il prit la carte avec précautions et se releva.

Soudain, son esprit de mâle commença à percevoir l'étendue des possibilités qui s'ouvraient à lui. Si cet Himalaya d'amour graisseux avait pu apparaître comme par magie dans sa cuisine, la plus belle femme du monde n'aurait aucune peine à prendre place sous sa chaude couette. A lui les Carole Bouquet et autres Angelina Jolie !

Son esprit en ébullition lui fit penser à recharger la batterie de son appareil photo numérique. Les copains voudraient à coup sûr des preuves de ses exploits ! A lui le statut éternel d'Apollon méconnu, capable de mettre dans son plumard les plus inaccessibles garces de la planète.

Son esprit en plein délire divagua encore un peu, passant en revue revues quelque Mimi Mathy et autre Anne Roumanoff, mais il se reprit assez vite. Une fois pour rire, c'était bien assez.

Il rougit d'excitation et retourna s'asseoir sur son divan. Il se concentra et se prépara à fermer les yeux, préparant un brouillon psychique des plus beaux modèles qu'il connaissait.

Mais sa conscience se réveilla. Il eut la vision de sa tendre et chère épouse, qu'il aimait tendrement. Après douze ans de mariage, il serait vraiment regrettable de fauter.

Il se dit qu'il n'aimerait vraiment pas que sa chérie fasse ce qu'il s'apprêtait à faire et, au prix d'un effort surhumain qui l'emplit de fierté, il reposa le carton rouge et se releva brusquement.

Mais la petite pub rouge et dorée l'attirait terriblement, et à plusieurs reprises, son cerveau ordonna aux muscles de ses jambes de fléchir, mais son cœur tint bon.

Il comprit qu'il ne pouvait pas rester là, à côté de cette diabolique carte magique. Il ne put se résoudre à la déchirer et décida de sortir de chez lui. Il prit son paquet de cigarettes, sa veste, puis sortit.

Il marcha à toute vitesse dans la rue, tirant sur sa cigarette comme un forcené. Quelques passants le dévisagèrent et s'écartèrent de lui.

Heureusement, puis il s'éloignait de son immeuble, plus ses pulsions se tarissaient. Il s'arrêta dans une boulangerie pour prendre une baguette et prit le chemin du retour. Il se félicita de sa maîtrise de soi et décida de détruire dès son retour le carton d'*Offre Fantômes*.

Avant même d'ouvrir la porte de son appartement, il entendit une grosse voix. Il entra et aperçut sur le portemanteau la gabardine de sa femme. Elle était donc rentrée.

Une voix de femme cria de plaisir. La voix de... sa femme ?

La grosse voix gueula de plus belle. Ça venait de la chambre, réalisa-t-il. Pourvu que... Soudain il reconnut avec horreur la titanesque voix qui se répercutait avec force sur les murs de sa maison.

Garou !

DERNIER BAIN

Comme tous les week-ends, Peter se rendit à la maison de campagne de sa tante Crissy. Il découvrit la maison vide, ce qui était étonnant. Sa tante ne s'absentait que très rarement, et encore moins le soir.

Un peu déboussolé, il vida son sac et décida de prendre un bain, en attendant le retour de sa tante.

Il se déshabilla rapidement en frissonnant et trempa son index dans le liquide fumant. L'eau était bouillante. Il prit son courage à deux mains et s'étendit dans la vieille baignoire en profitant de la forte chaleur qui caressa son corps. Puis il cala une serviette pliée en quatre sous sa nuque pour plus de confort. Il attrapa derrière lui ses cigarettes et un vieux cendrier. Il fuma en se délassant et s'amusa à souffler la fumée sur la surface de l'eau où elle ricochait avec légèreté. Il ferma les yeux et se pensa à sa tante.

Où pouvait-elle bien être ? Au supermarché ? Elle faisait ses courses le samedi, et ce depuis toujours. Chez le médecin ? Elle lui aurait laissé un mot. Aux urgences ? Cela était inquiétant...

Il écrasa sa cigarette et fouilla dans la masse de shampooings et de gel douche alignés le long de la baignoire. Il trouva ce qui ressemblait à un bain moussant et après l'avoir reniflé avec incertitude, il en versa un peu autour de lui. Le bain fut très vite recouvert d'une mousse blanche composée de minuscules bulles transparentes. Il se mit à jouer avec cette neige transparente qui le recouvrait quand soudain une douleur fulgurante déchira son corps.

Il hurla et se débattit dans l'eau, éclaboussant les vieilles tapisseries murales et le sol de marbre gris. Ses muscles et ses os semblèrent comme broyés par une enveloppe de métal qui le compressait de toute part. Il poussa un cri désespéré vers la porte de la salle de bain, mais il se rendit compte avec stupéfaction qu'elle grossissait à vue d'œil, comme tout autour de lui : les murs s'allongeaient, les meubles s'étiraient, le lavabo devenait gigantesque et le plafond s'éloignait. Aussi incroyable que cela pouvait paraître, il comprit très vite ce qui lui arrivait : il rétrécissait !

Son squelette rapetissa, comme ses muscles, ses chairs, ses organes et ses cheveux. Il but la tasse et manqua s'étouffer dans l'eau savonneuse, mais il se débattit comme un forcené et parvint à passer la tête hors de l'eau, aspirant une mince goulée d'air.

Malencontreusement, son pied qui était passé d'une pointure de quarante-trois à un

ridicule vingt-quatre fillette s'enroula autour du fil en billes de fer de la bonde qui gardait l'eau prisonnière du bac en émail. Un puissant tourbillon se déclencha et aspira l'eau avec fureur.

Peter, de plus en plus petit, lutta de toutes ses forces, mais ses brasses furieuses se révélèrent de plus en plus inutiles. Il atteignit très vite la taille d'un haricot, ce qui le força à se laisser aspirer dans le siphon avec comme dernière pensée cohérente « bon dieu, jamais on ne me retrouvera là-dedans ! ».

Son minuscule corps fut ballotté dans tous les sens le long des vieux tuyaux, mais son poids infime lui évita une blessure fatale.

Il ouvrit les yeux et découvrit les parois d'un renforcement qui semblait-il lui avait miraculeusement sauvé la vie. Il se releva de la fange humide et grasse où il trempait, et son pied nu s'enroula autour d'une branche élastique. Un poil ! comprit-il en attrapant le curieux follicule. Il le jeta avec dégoût. Ses mains tâtonnèrent le long des parois humides quand il perçut devant lui une faible clarté.

Il s'avança et jeta un coup d'œil dans le large et sombre tunnel empestant le shampoing qui s'ouvrait à sa droite, mais il recula très vite au fond de sa cachette, terrorisé.

À quelques pas de lui grouillaient de gigantesques araignées grosses comme des poneys et aux physionomies peu amicales.

Pourtant son espoir renaquit quand il entendit une petite voix appeler non loin de là.

– Eh oh ? Il y a quelqu'un ?

Il s'avança et regarda prudemment dans le tunnel. Horrifié, il aperçut sa vieille tante Crissy, nue comme un ver et pataugeant dans le ruisseau boueux, ses lourds seins blanchâtres ballottant au niveau de son nombril. Elle ressemblait à une folle évadée d'un asile. Mais le pire se trouvait derrière elle. Elle était suivie de près par un trio d'énormes tiques dignes d'un film de Ridley Scott.

Peter se retint de la prévenir de peur de se faire lui-même repérer, quand soudain il sentit ses muscles se contracter de nouveau. Il regarda avec angoisse les parois qui l'entouraient et qui ne devaient pas mesurer en réalité plus de trois centimètres de largeur.

L'inévitable survint et sa métamorphose suivit le chemin inverse.

Il se mit à grandir

LA REVANCHE ANIMALE

Le Président de la République ouvrit la petite boîte que venait de lui remettre un de ses agents les plus secrets et regarda à l'intérieur. Il leva les yeux et congédia l'agent. Une fois la double porte refermée, il demanda à son secrétaire qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.

Il cala ses lunettes sur son nez et saisit le petit papier qu'il déplia avec soin.

Il lut le message suivant...

Le Commandant des Forces Armées de la Résistance Humaine au Président de la République Française.

"Paris, le 5 janvier 2082.

Monsieur le Président, j'ose espérer que vous êtes le lecteur de cette missive. Nos services de communication temporelle m'ont assuré à 97 % que ce message de la plus haute importance vous parviendrait en main propre. Puisse cela être le cas.

Je me présente, Guy Tavernier, Commandant des Forces Armées de la Résistance Humaine. Et pas seulement de la France, mais du Monde Entier, enfin, ce qu'il en reste. Je me doute qu'en cette année 2005 où normalement vous êtes en train de lire cette lettre, tout va pour le mieux, et que malgré quelques conflits internationaux mineurs, votre belle France coule des jours heureux.

À l'heure où je vous écris ces quelques mots, la France de l'an 2082 est victime d'une terrible occupation et nous ne savons comment y faire face. Nos ennemis annulent tout ce qui a été dit en matière de stratégie guerrière, et je dois dire que moi-même je commence à perdre espoir. L'envahisseur n'est pas humain : et j'espère que vous ne me prendrez pas pour un dément lorsque je vous dirai que ce sont les animaux qui se sont rebellés contre nous, leurs bien-aimés maîtres.

Tout a commencé par les chiens. Vers 2065, ils ont commencé à parler. D'abord nous n'avons rien compris et les vétérinaires ont diagnostiqué des angines fibreuses. Mais très vite, ils prirent la parole en public, ne pouvant s'empêcher de dire aux passants ce qu'ils pensaient d'eux. Les gens furent très vexés d'entendre des chiens leur dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas. Puis ils se mirent à chanter, soit pour gagner leur croûte, soit pour déranger les voisins, ce qui fut une réussite mémorable. Enfin, les chiens délaissèrent leurs maîtres déboussolés et formèrent des

bandes qui rôdaient la nuit dans les zones pavillonnaires. On tripla les salaires des employés des fourrières mais les accidents de travail déferlaient aussi vite que les morsures et les bas de culotte déchirés. En 2070, les bandes de chiens égalaient presque en nombre les populations humaines des villes, et les élus s'inquiétèrent quant à leurs réélections. De ridicules campagnes électorales s'ensuivirent, mais comme vous vous en doutez, les chiens préférèrent élire leur propre candidat : un énorme terre-neuve peu sensible à la caresse nommé Boniface le Gros.

Ce fut le début de la fin.

Je vous passerai les détails, terribles et complexes, qui firent que les chiens arrivèrent en une décennie au pouvoir dans une majorité des pays de l'ancienne Europe. Les humains de toutes les nations se révoltèrent à plusieurs reprises, mais les polices canines de répression avaient de redoutables crocs et semblaient avoir définitivement oublié le temps de la baballe.

Puis tout s'accéléra. Les chiens s'acoquinèrent avec les autres races d'animaux, à commencer par les chats. Ces félins vicieux comprirent très vite le truc et se retrouvèrent en moins d'un an à force égale avec les chiens. Deux clans politiques se formèrent et les deux races gouvernèrent au coude à coude. Ils ne tardèrent pas à libérer les autres races moins intelligentes du joug de leurs oppresseurs, et la majorité des humains des villes furent parqués dans des camps d'élevage, grillagés et minés, avant d'être coupés en tranches dans des abattoirs archaïques qui ressemblaient à l'Enfer.

Comme cette missive en atteste, nous sommes quelques-uns à avoir échappé à leur dictature et nous avons trouvé refuge sur un grand paquebot ancré au large des côtes bretonnes. Mais notre résistance s'épuise petit à petit : nous sommes assiégés par des phoques et des saumons, et c'est pourquoi je vous écris ces quelques mots.

Comme vous l'avez compris, ce colis vous a été envoyé d'une manière que même vos plus adroits scientifiques ne sauraient comprendre. Aussi, je ne vous ferai pas perdre votre temps en vous expliquant comme nous y sommes parvenus. La technologie a très vite progressé au cours des années 30, mais je n'ai ni le temps ni le cœur de vous en faire un exposé.

Voilà ce que je vous demande : nous sommes à court d'armes et de soldats opérationnels pour des attaques très difficiles. Vous trouverez au dos de ce pli une liste de ce que dont nous avons le plus besoin, et j'espère que vous pourrez nous fournir ce que vous pourrez. L'avenir de l'humanité pour le vingt-deuxième siècle en dépend !

Pour ce qui est du rapatriement du matériel et des hommes dans notre époque, vous trouverez au dos de la boîte quelques instructions très simples, une sorte de "mode

d'emploi" comme vous dites.

La Résistance Humaine place tous ses espoirs dans votre bonne volonté et nous vous remercions d'avance.

"Guy Tavernier,

"Commandement des Forces Armées de la Résistance Humaine"

Le Président de la République reposa la feuille dans sa boîte et s'enfonça dans son confortable siège de cuir. Son regard se perdit dans les moulures du plafond et soudain, un rire secoua sa gueule.

– Quatre-vingt-dix sept pour cent de chances ? Ses savants sont toujours trop optimistes ! pensa-t-il avec nostalgie.

Il convoqua ses ministres un par un en leur expliquant brièvement les tenants de l'affaire, et il donna ses instructions à son ministre de l'intérieur. Un contingent d'une cinquantaine d'officiers surarmés se prépara sur le champ pour partir dans les couloirs du temps.

Il alluma un cigare et sentit une démangeaison derrière son oreille gauche.

Sa patte arrière s'éleva et gratta la puce.